

cigare ; il s'engagea dans la vieille route de la Varenne, suivi par Désiré Martin qui avait soin de laisser entre eux deux une distance suffisante pour ne pas se faire remarquer. Robert ne prit pas le même chemin que les élèves ; il fit un détour et arriva, néanmoins, dans la propriété de madame M..., cinq minutes après le pensionnat. Il se jeta aussitôt sous bois.

—Des fourrés, remarqua Désiré Martin qui ne perdait pas le docteur de vue. C'est mon affaire. J'aurai l'air de chercher des nids.

Il s'enfonça aussi sous les massifs de verdure, marchant sur les pas du docteur. Plusieurs petits sentiers se croisaient. Robert s'arrêta sur le bord de l'un d'eux.

C'était là que, pour la première fois, il avait dit à Jeanne qu'il l'aimait, et que Jeanne l'avait autorisé à demander sa main à son tuteur. Instinctivement, l'amour l'y avait ramené. Au travers des arbres, il voyait les jeunes filles jouer sur les pelouses. Il aperçut Jeanne et Andrée qui se donnaient le bras, se promenant lentement et toutes deux silencieuses.

Le cœur de Robert battait avec une violence inouïe. Il voyait Jeanne, Jeanne pour laquelle il se mourait, Jeanne sa vie, Jeanne son bonheur et son désespoir ! Elle s'avancait tenant toujours le bras de son amie, se dirigeant vers le sentier où il se tenait debout.

Andrée, qui fouillait du regard les fourrés, ne tarda pas à voir Robert. Sans mot dire, elle continua à guider la marche silencieuse de Jeanne. Bientôt les deux jeunes filles furent à quelques pas de Robert.

Sans réflexion, il s'élança vers elles. Andrée poussa un petit cri de surprise parfaitement simulé. Jeanne, tirée de sa rêverie, releva la tête et vit Robert devant elle. Elle devint pâle comme une morte. Robert lui tendit les bras.

—Oh ! pardon, pardon, Jeanne ! lui dit-il d'une voix tremblante d'émotion. J'ai voulu vous voir encore. J'ai voulu savoir si votre présence à Saint-Maur était pour moi un espoir, inattendu, qui venait m'empêcher de mourir.

Jeanne restait là, clouée au sol, sans une parole, sans un geste. Robert crut comprendre ce silence et son cœur se serra.

—Non, pas d'espoir ! reprit-il. Votre voyage à Saint-Maur ne veut pas dire que votre mariage, ce mariage qui me tue, est rompu !

—Jeanne, murmura Andrée, les yeux pleins de larmes à la vue du visage amaigri et de la voix troublée de Robert. Jeanne est venue à Saint-Maur, pour prier pendant quelques jours avant son mariage.

Bien que ce dernier mot sortit à peine des lèvres de mademoiselle de Beaumont, Robert l'entendit.

—Alors, je pars ! fit-il en retenant des sanglots.

—Jeanne eut un geste de désespoir.

—Attendez dit-elle faiblement.

—Attendre. Pourquoi ? Pour souffrir plus longtemps avant de mourir ?

—Je vous ordonne de vivre. Robert, je vous en prie !

—Vive seul avec ma douleur, mieux vaut mourir.

—Vivez, je vous en conjure !

—Vous me condamnez au plus horrible supplice.

—Robert, pensez-vous à votre mère !

Robert cacha sa tête dans ses mains. Il pleurait. Tout à coup le jeune homme releva la tête.

—Eh bien ! soit, dit-il, je vivrai.

Sa parole était saccadée.

—Je vivrai, mais je partirai.

—Partir ! fit Jeanne tremblante de tous ses membres.

—Oui, je partirai. Je quitterai la France. J'irai en Amérique.

—Partir, si loin !

—Je ne vous oublierai pas, Jeanne. Mais je ne serai pas exposé à la torture de vous rencontrer au bras d'un autre. Je ne pourrais pas le supporter.

Il eut à ce moment un geste presque menaçant.

—Rien ne peut donc faire rompre ce mariage ? reprit Andrée, avec un désespoir qui n'était point joué cette fois.

La ricieuse enfant subissait l'influence de cette douleur profonde.

—Non ! répondit Jeanne.

—Moi, je connais un moyen, fit Andrée.

—Lequel ? interrogea Robert.

—Fuyez tous deux. Partez ensemble. Emmenez Jeanne.

—Tais-toi ! fit Jeanne en mettant la main sur les lèvres d'Andrée. Je ne puis accepter ce bonheur à ce prix. Vous avez raison, Robert, partez bien loin, oubliez celle qui va devenir la comtesse de Noiville. Ne vous souvenez que de Jeanne qui gardera éternellement votre souvenir. Qui sait ? Aujourd'hui, je me sacrifie, aux dernières volontés de mon père. Plus tard, nous nous reverrons peut-être. Ayez pitié de moi. Partez, partez, partez !

Robert voulut parler. Un groupe de jeunes filles rieuses venait d'apparaître au détour du sentier. Le docteur n'eut que le temps de s'élançer dans un fourré, tandis que Jeanne tombait évanouie, exténuée, à bout de forces, dans les bras d'Andrée.

—Venez, venez ! cria Andrée aux pensionnaires. Jeanne se trouve mal.

Et la jeune fille laissa aller doucement Jeanne sur l'herbe qui bordait le sentier.

—Prévenez la supérieure, dit une des élèves.

Deux ou trois d'entre elles disparurent en courant et revinrent, un instant après, amenant la supérieure fort inquiète.

—Que s'est-il passé, mon enfant ? demanda-t-elle.

Andrée, qui s'était agenouillée près de Jeanne, répondit :

—Je ne sais, ma mère, nous nous promenions en causant. Tout à coup, Jeanne a chancelé et s'est évanouie.

La supérieure tira de sa poche un flacon de sels qu'elle fit respirer à la malade. Au bout de quelques instants, Jeanne ouvrit les yeux, la première personne qu'elle vit fut Andrée de Beaumont qui, appuyant un doigt sur ses lèvres, lui recommandait le silence, tout en lui rappelant ce qui venait de se passer.

—Eh bien, chère fille ? fit la supérieure d'une voix douce.

—Ce n'est rien, ma mère, ce n'est rien.

—Vous avez eu un étourdissement ?

—Oui, puis je suis tombée, mais je vais mieux,

Jeanne se raidit contre la fatigue qui alourdissait ses membres et se souleva avec l'aide d'Andrée.

—Nous allons rentrer, mon enfant, dit la supérieure.

—Non, ma mère, je ne veux pas, pour un léger malaise, priver mes camarades de leur récréation. Je vais aller m'asseoir près de vous, au grand air.

Soutenue d'un côté par la supérieure, de l'autre par Andrée de Beaumont, Jeanne regagna la clairière où jouaient les élèves. Robert avait pu, grâce au brouhaha occasionné par l'indisposition de Jeanne, s'éloigner sans éveiller les soupçons.

Désiré Martin, tapi dans un fourré, avait écouté attentive-